

Élise Karlin

Ils ont surgi de la nuit



Quand les objets des victimes
des camps nazis sont restitués
à leurs familles

Ils ont surgi de la nuit

De la même auteure

J'ai longtemps cru qu'il suffisait d'être deux, avec Sylvie Epelboin, Grasset, 2019.

Le président qui voulait vivre ses vies : Les coulisses d'un vaudeville d'État, Fayard, 2014.

Les Sarkozy, une famille française, Calmann-Lévy, 2006.

Élise Karlin

Ils ont surgi de la nuit

L'Observatoire

ISBN : 979-10-329-2592-8

Dépôt légal : 2023, juin

© Éditions de l'Observatoire/Humensis, 2023
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À

*Maïer Weissmann,
mon arrière-grand-père*

*Rosalie Weissmann-Karlin,
ma grand-mère*

*Moïse Karlin,
mon grand-père*

In memoriam

« Et je cueille, à l'Haÿ, les roses
Que je vous porterai un jour
Alourdies de parfums et de rêves
Et, comme vos paupières, écloses
Au clair soleil d'une vie moins brève »

Sol de Compiègne

Robert DESNOS,
mort du typhus dans le camp
de Theresienstadt

1.

Les broches de Claire Steinberg

Si le pli n'était pas arrivé dans la matinée du jeudi 4 juillet 2019, je n'aurais peut-être jamais entendu parler des Archives Arolsen. Mais ce pli a été remis au Dr Jacques Wajnapel alors qu'il se trouvait en consultation avec mon père. Le Dr Wajnapel n'a pas d'assistante, c'est lui qui a ouvert la porte, lui qui a signé le recommandé. Il a posé le courrier sur son bureau, il s'est assis, et pendant quelques instants il n'a plus rien dit. Mon père s'est inquiété de ce silence, inhabituel. Il connaît Jacques Wajnapel depuis longtemps, il leur arrive parfois de déjeuner ensemble. Ils ne sont taiseux ni l'un ni l'autre, jamais à court de vieilles plaisanteries juives qui continuent de les amuser tous deux. Ce jour de juillet, donc, mon père a demandé à son médecin si tout allait bien. Jacques Wajnapel s'est repris : « Excuse-moi, je suis un peu ému ». Il a ajouté que le colis contenait des objets ayant appartenu à sa mère, décédée en 2005. Mon père a proposé de s'éclipser, de le laisser seul ouvrir le paquet. Jacques Wajnapel a refusé. La

Ils ont surgi de la nuit

présence d'un tiers le tenait droit, digue contre les larmes. Il a déchiré le papier, sorti une enveloppe et une petite boîte en carton bleu, étiquetée *Madame Claire Steinberg*, qui contenait deux broches anciennes, deux babioles d'avant-guerre : une fleur en métal doré ornée d'une perle, et une autre en fils tissés, huit pétales d'un rose passé autour d'un cœur bleu délavé et d'une tige argentée. Claire Steinberg les portait lorsqu'elle est arrivée au camp de concentration de Ravensbrück, le 3 février 1944. Elles lui avaient été confisquées à son incarcération, dépôt dûment consigné sur une fiche prévue à cet effet et renvoyée à son fils, soixante-quinze ans plus tard, parmi d'autres papiers la concernant, dans l'enveloppe qui accompagnait la boîte en carton bleu.

Mon père m'a téléphoné en sortant du cabinet. Il m'a parlé du paquet, des broches, de Ravensbrück, de l'émotion de Jacques Wajnapel. Il était lui-même bouleversé – mon père est un enfant de la guerre, un enfant caché. Il est né en février 1941 de parents juifs émigrés d'Europe de l'Est pour échapper aux pogroms. Son grand-père maternel a été raflé par la Gestapo en 1943, rue Sainte-Catherine, à Lyon. Il n'est pas revenu de déportation. J'ai demandé d'où venait le courrier. Mon père a évoqué un organisme en Allemagne, un échange épistolaire sur lequel il n'était pas très clair, un voyage que Jacques Wajnapel avait refusé de faire : « Tu devrais l'appeler ! » Je n'ai pas téléphoné tout de suite. Bien sûr,

j'ai pensé que ces broches retrouvées donneraient un beau récit ; à l'époque, j'étais journaliste au magazine *L'Express*. Mais un divorce et un déménagement occupaient tout mon temps : vingt ans de vie à trier, à jeter, à emballer. Et quand j'ai fini par joindre le Dr Wajnapel, deux semaines plus tard, il s'apprêtait à quitter Paris. Nous sommes convenus d'un rendez-vous après l'été pour qu'il me raconte l'aventure de ces deux broches, dont l'évocation continuait de l'émouvoir beaucoup. L'histoire m'intriguait. J'ai relancé Jacques Wajnapel tout de suite à la rentrée, début septembre 2019, et je l'ai retrouvé dans un café du Marais, le quartier parisien où il vit et consulte toujours. À peine assis, fidèle à lui-même, il a blagué. Il a raillé la névrose bureaucratique des Allemands, il a ironisé sur l'absurdité d'un système qui avait pris grand soin des effets personnels d'une femme destinée, au sens propre des termes, à mourir à la tâche. Nous avons ri, mais je l'ai senti soucieux de rester drôle, ostensiblement détaché. Avant qu'il sorte les broches de sa sacoche, je lui ai demandé ce qu'il avait ressenti en déchirant le paquet, début juillet. Il a réfléchi. Ouvrant la main, regardant sa paume vide comme s'il y découvrait de nouveau les vieilles breloques, il a répondu : « Le temps s'est aboli. J'avais deux bijoux de pacotille sous les yeux, mais ce que je voyais, moi, soixante-quinze ans après, c'était la vie foudroyée de ma mère. »

Ils ont surgi de la nuit

J'ai interrogé Jacques Wajnapel sur ses parents. Il s'est souvenu de deux anciens déportés fracassés par la culpabilité des survivants. Il s'est souvenu d'une chape de silence, de deux fils qui n'ont jamais questionné cet indicible passé. En quelques mots, il a exhumé la première vie de son père, une épouse morte en déportation, une fille confiée à une tante après la guerre, un nouveau mariage, deux garçons, un appartement dont il a fui rapidement la mélancolie. Jacques Wajnapel est revenu sur l'affliction de sa mère, les longues années de dépression, son cri lorsqu'elle a reconnu son frère, Samuel Steinberg, dans un petit film de propagande tourné à Auschwitz et diffusé dans le cadre d'un documentaire sur la Shoah – médecin, le jeune homme avait échappé à la sélection de l'entrée au camp. À l'adolescence, dans ce foyer hanté par l'Holocauste, Jacques Wajnapel avait refusé d'apprendre l'hébreu, refusé de célébrer sa bar-mitsvah, refusé le fardeau d'un judaïsme de douleurs, refusé de devenir le dépositaire de la tragédie parentale. Des années après leur décès, celle-ci le rattrapait d'une drôle de manière.

Nous avons commandé un deuxième café. Il faisait très doux, c'était encore un temps d'été. Jacques Wajnapel a posé sur la table les deux broches et tous les papiers, copies de documents originaux qu'il portait soigneusement rangées dans une chemise cartonnée. J'ai commencé par la lettre d'explications dont l'expéditeur, *Archives Arolsen, Centre international des*

Les broches de Claire Steinberg

persécutions nazies, m'était totalement inconnu. Objet : « Restitution des effets personnels de M^{me} Claire Steinberg, épouse Wajnapel, née le 01.07.1918, votre mère ». « Docteur, disait le courrier, j'ai l'honneur de vous transmettre deux broches ayant appartenu à M^{me} Claire Steinberg, épouse Wajnapel, votre mère. Également sous ce pli, vous trouverez des copies de tous les documents que j'ai recueillis dans notre documentation au sujet de sa déportation. » Quatre pages plus loin, au bas des explications et de la liste des pièces jointes, une signature : « Nathalie Letierce-Liebig, Département des recherches ». Le mot datait du 27 juin. Jacques Wajnapel m'a avoué qu'il était resté circonspect jusqu'au bout, guettant le moment où son interlocutrice allait lui demander de l'argent. Échaudé par une ancienne proposition d'inscription « gratuite » dans un annuaire médical européen qui s'était en réalité révélée fort coûteuse, il avait tardé à répondre à la première lettre des Archives Arolsen, reçue au printemps. Il y était question de papiers liés à la déportation de sa mère, de bijoux confisqués par les nazis lors de son arrivée à Ravensbrück, de restitution. Nathalie Letierce-Liebig proposait alors au fils de Claire Steinberg de venir sur place récupérer les broches de sa mère, à défaut elle indiquait qu'elle les lui enverrait par la poste. Non seulement Jacques Wajnapel n'avait pas la moindre intention de poser un pied en Allemagne, mais surtout, il continuait de juger

Ils ont surgi de la nuit

la proposition trop rocambolesque pour être honnête. Persuadé d'être victime d'un canular de mauvais goût, il avait préféré que les effets personnels de sa mère lui fussent adressés par courrier, quasi certain de ne jamais rien voir arriver. Quelques semaines plus tard, en face de mon père, il ouvrait le paquet expédié par les Archives Arolsen.

Jacques Wajnapel a découvert en lisant les explications de Nathalie Letierce-Liebig le parcours concentrationnaire de sa mère. Quelques lignes lui ont appris ce qu'une vie entière n'avait pas réussi à effacer, ce qu'aucun mot n'avait su raconter. L'avenir dévasté de Claire Steinberg, née en Roumanie en 1918, arrivée en France en 1935, tenait tout entier dans la chemise en carton posée sur la table du café. À 25 ans, en janvier 1944, elle est arrêtée par la Gestapo de Toulouse alors qu'elle tente d'obtenir la libération de sa sœur, engagée dans la Résistance. Transférée à Compiègne, elle est déportée vers l'Allemagne par le convoi du 31 janvier 1944, qui arrive à Ravensbrück le 3 février. Matricule 27979, elle est incarcérée, précise sa fiche d'entrée, « à titre préventif » (*schutzhaft*) pour suspicion de résistance. *Juden* ne figure sur aucun des documents – Claire Steinberg, persécutée dans son pays d'origine, chassée de Roumanie par les brimades antisémites, s'est gardée d'avouer à la Gestapo qu'elle est juive. Le 29 juin 1944, elle est transférée de Ravensbrück à Limmer-Hannover, un *Kommando* qui dépend

du camp de Neuengamme, au sud-est de Hambourg. Les broches qui lui ont été confisquées lors de son premier internement sont transférées avec elle ; un fonctionnaire zélé a veillé à noter le changement de matricule de leur propriétaire sur l'enveloppe où il a glissé les bijoux. Jusqu'au printemps 1945, Claire Steinberg travaille à la fabrication de masques à gaz pour l'usine Continental Gummi-Werke. L'arrivée annoncée des Alliés pousse l'administration du *Kommando* à évacuer Linner-Hannover la nuit du 6 avril 1945. Les prisonnières sont jetées sur la route à pied, longue cohorte de silhouettes décharnées. Celles qui traînent, celles qui trébuchent, sont exécutées sur place. Les autres atteignent Bergen-Belsen au soir du 8 avril, moins d'une semaine avant l'arrivée des forces britanniques le 15 avril. « Lorsque les troupes anglaises firent leur entrée dans le camp », résume un rapport établi à l'époque par l'officier de recherches français Henri François-Poncet, et dont Nathalie Letierce-Liebig a adressé une copie à Jacques Wajnapel, « elles y trouvèrent 60 000 déportés dans un état de misère indescriptible, et 10 000 cadavres abandonnés sans sépulture [...]. 13 000 déportés moururent à Belsen après la libération du camp [...]. Il y eut simultanément jusqu'à 20 000 cas de typhus [...]. » Atteinte par l'épidémie, Claire Steinberg survit. Elle rentre en France le 17 mai 1945, se marie, a deux garçons, et se tait. Elle meurt soixante ans après son retour, sans savoir qu'un

Ils ont surgi de la nuit

jour l'un de ses fils recevra par la poste deux bijoux arrachés par ses bourreaux à une jeune femme terrorisée. « Sachez que nous sommes heureux de pouvoir vous restituer les broches de votre mère qui, nous l'imaginons, doivent avoir une valeur sentimentale inestimable à vos yeux », conclut Nathalie Letierce-Liebig dans le courrier qu'elle a adressé le 27 juin 2019 à Jacques Wajnapel. « Tenir entre vos mains les objets qui lui avaient été confisqués dans des conditions aussi tragiques suscitera probablement une très forte émotion pour vos proches et vous-même. »

Très vite après ce rendez-vous avec le Dr Wajnapel, j'ai écrit à Nathalie Letierce-Liebig. Les Archives Arolsen ont un site internet, mais leur travail me demeurerait assez confus : Centre international des persécutions nazies, vaste programme. À *L'Express*, Anne Rosencher, alors directrice déléguée de la rédaction, a accepté sans hésiter ma proposition de reportage. Elle partageait mon tropisme pour les sujets liés à la Shoah, tropisme qui amusait certains de mes amis du journal – des juifs et des nazis, il n'en fallait pas plus, plaisaient-ils, pour éveiller ma curiosité. J'en riais avec eux. À aucun, je n'ai avoué que cette curiosité dissimulait ma culpabilité d'avoir trop tardé à m'interroger sur mes origines, ma difficulté à définir mon identité juive. Mes grands-parents paternels sont morts avant que j'aie pensé à me soucier de leur parole, à m'intéresser à leurs traditions. Je sais qu'ils jeûnaient pour

Yom Kippour, qu'ils allumaient les neuf bougies de Hanouka, qu'ils célébraient Roch Hachana, le Nouvel An juif, et Pessah, la Pâque, mais je n'en ai aucun souvenir. À quel moment ont-ils cessé ? Pourquoi ces traditions ont-elles disparu de leur maison ? Mon père a été élevé selon ces coutumes. Il a fait sa bar-mitsvah, il a cru au sionisme, à la terre promise, il a aimé Israël. Et puis très vite il s'est engagé politiquement, il a milité contre la colonisation et la guerre d'Algérie, il a adhéré au Parti communiste, et en même temps qu'il quittait le domicile de ses parents, il s'éloignait de la communauté. Il ne nous a rien appris, à mes sœurs et à moi, des gestes, des mots transmis par ses parents. Que nous reste-t-il de l'exil, de l'arrachement, de leurs vies de tourments ? Mon grand-père, Moïse Karlin, a fui l'Ukraine antisémite à la fin des années 1920 pour s'installer à Nancy. Naturalisé français, engagé volontaire, prisonnier de guerre, rescapé du stalag, membre actif du consistoire israélite de Lyon où ma famille a déménagé dans les années 1950, il s'est éteint alors que je n'avais pas encore 7 ans. Ma grand-mère, Rosalie Weissmann, venait de Pologne, un pays qu'elle haïssait. La seule anecdote dont elle voulait bien se souvenir pour évoquer sa jeunesse racontait l'insulte lancée par un fonctionnaire alors qu'elle arrivait enfin au guichet des papiers d'identité après des heures de patience : « Retourne faire la queue, sale youpine ! » Cinquante ans plus tard, elle accompagnait encore l'histoire d'un

Ils ont surgi de la nuit

geste de la main, le geste qui chassait comme une odeur nauséabonde une jeune fille de 18 ans dont le seul tort était d'être née juive.

Elle est morte à l'automne 1995. Je ne l'ai jamais interrogée sur son enfance, sur les circonstances de son départ vers la France. Je ne lui ai jamais demandé de me raconter la guerre, la naissance de mon père. J'ai cherché récemment à retracer sa fuite, l'exode, l'accouchement dans l'Allier, la maison d'enfants où elle trouve refuge à Monnetier-Mornex, en Haute-Savoie. Comment cette femme, préparatrice à la faculté des sciences de Nancy, relevée de ses fonctions de professeur « en tant qu'israélite » par une lettre du secrétaire d'État à l'Éducation nationale adressée au recteur en décembre 1940, comment cette femme s'est-elle retrouvée à la tête du Clos des Salèves ? Comment cette femme, victime des persécutions antisémites du gouvernement de Vichy à Nancy, a-t-elle pu diriger jusqu'en 1945 un établissement réquisitionné pour les enfants de réfugiés par le Secours national français, organisation dont le maréchal Pétain avait fait un puissant vecteur de propagande ? Qui l'a nommée ? Qui l'a aidée ? La colonie a disparu, les derniers témoins sont morts, il n'existe pas d'archives, personne pour répondre à mes questions. Quand j'ai eu l'âge de les poser, à l'adolescence, ma grand-mère m'ennuyait. Je la jugeais trop convenue, trop convenable. Elle appartenait au monde ancien, et nous ne partagions rien. Je

Table

1. Les broches de Claire Steinberg.....	11
2. Le bureau d'éclaircissement des destins.....	30
3. « Une nouvelle forme de négationnisme ».....	43
4. Irma Bousquet et le <i>Cap Arcona</i>	61
5. Les « pavés de mémoire » de Véronique Dubois	72
6. « J'aimerais bien au reste qu'on laisse tous mes affaires sur place bien en ordre, comme si je devais rentrer demain »	82
7. Georges Sougné, « l'autre » Hercule Poirot ...	103
8. « Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous »	114
9. Patrice Pauly, « pas une journée sans entendre parler de Hitler »	126
10. Rachel Scharf : « J'ai délesté ma mère du secret »	140
11. Le voyage à Lyon.....	146
12. La sacoche noire.....	157

Ils ont surgi de la nuit

13. Roger Harel, « au mauvais endroit au mauvais moment »	176
14. Jean-Claude Lonka, de la mort imminente à l'épopée familiale.....	184
15. « Que c'est loin tout cela ; cela ne reviendra plus jamais »	196
16. « Au prix de leur propre vie »	207
<i>Remerciements</i>	213